Que te disent les croix ? que te dit le Messie ?
Oh ! saigne-t-il encor quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer ?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et, comme l'Eternel à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon ?

Tout cela est sublime, nous en faisons l'aveu ; mais Voltaire est mort, et le christianisme ne l'est pas.

Les temples de nos aïeux sont debout, les autels ont leurs prêtres, la croix n'est renversée ni dans nos villes ni dans nos campagnes, et vous pouvez, si bon vous semble, monsieur de Musset, vous agenouiller et prier devant elle.

Eh ! bon Dieu, qui pense aujourd'hui à Voltaire ? quelque sot ignorant en retard d'un demi-siècle, un épicier parvenu de la rue Quicampoix peut-être, ou un maire de village qui veut faire pièce à son curé.

Non, poète, non, tu n'as pas complété ton œuvre. Tu as donné la mesure de ton génie, voilà tout.

Jette au loin tes vieux haillons d'incrédule, lève le front, secoue ta tête inspirée, marche dans la route que Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, tous nos grands écrivains, ont suivie avant toi.

Une page de chacun d'eux a suffi depuis longtemps pour aplatiser les cent volumes de Voltaire, et la tienne, celle que je viens de citer, continue la tâche.

Ne l'oublie pas, les saintes croyances donnent au poète une double auréole.

Tu es taillé dans le granit avec lequel on sculpte les géants, ne reste plus accroupi comme un pygmée dans l'ornière du doute. Repousse du pied la terre et monte au firmament, où tu trouveras Dieu, la foi, l'amour et l'immortalité !